**Néant et responsabilité : le problème d'un platonisme négatif dans la philosophie de Patocka**[1]
[1992]

par

Ladislav HEJDÁNEK

Selon Patocka, ce n'est pas la philosophie seulement, c'est aussi la science qui doit se préoccuper du sens de ce qui est donné. Pas uniquement dans le but de voir ce qui est, mais afin de comprendre ce que nous devons faire, ce qui est nécessaire pour que nos actes et nos activités, y compris nos pensées, fassent sens[2]. C'est pourquoi nous ne saurions réduire la responsabilité humaine à un simple problème moral au sens étroit du terme. Tout être humain est responsable dans une situation concrète qui représente pour nous un défi[3], un défi bien évidemment multiple. Patocka parle d'une « dette fondamentale de l'individu à l'égard de la situation dans laquelle il vit. »[4] Il souligne que c'est faire preuve d'utopie, de subjectivisme naïf et manquer de sensibilité morale que de réclamer un droit à une situation privilégiée ou conforme à notre plaisir. Nous devrions partir de la situation telle qu'elle est, avec ses désavantages et ses injustices de toutes sortes, non pas, bien sûr, pour les accepter, mais, à tout le moins, pour ne pas nous y soustraire[5]. La vie de notre esprit est liée à la médiation de la société dans laquelle nous vivons, laquelle dépend elle-même de la situation du monde présent ainsi que de l'héritage de son passé. Nous pouvons comprendre cet ensemble de rapports comme notre dette. Une dette est un prêt qui nous est accordé de manière à nous permettre d'organiser nos propres affaires en toute liberté, c'est une relation libre. Il est toujours loisible à qui le veut de ne pas rembourser cette dette, mais il n'est plus alors qu'une existence parasite[6]. Pareille situation est elle-même un défi que nous n'avons pas créé, mais que nous devons relever et assumer[7]. S'appuyant sur cette idée, Patocka prend une attitude critique à l'égard, notamment, de notre grand historien Pekar. En dépit d'une œuvre considérable, dit Patocka, il n'a pas répondu à la question de savoir ce qu 'il y avait lieu de faire à tel moment précis, dans une situation depuis si longtemps attendue, à savoir celle de notre nouvel état démocratique après la première guerre mondiale[8]. D'autre part Patocka évoque Radl[9] qui avait concentré toute son activité dans l'analyse de l'état de la société du point de vue d'une action, d'un agir, non pas donc du point

---

1 *(Negativnlplatonismus (le platonisme négatif)* est le titre « d'un essai manuscrit du début des années cinquante, offert par l'auteur en 1953 à la théologienne protestante Bozena Komarkova, à l'occasion de son cinquante-deuxième anniversaire. » Publié pour la première fois en 1987, « le texte était au départ conçu pour s'intégrer dans un ensemble plus vaste dont le projet prévoyait huit parties » (Erika ABRAMS, LS, 379). Il a été publié pour la première fois in Jan PATOCKA, *Péée o dusi* (Le soin de l'âme), Prague, Samizdat, 1987, t. 2, 7-44. — Il s'agit d'un recueil thématique dû aux responsables des Archives Patocka.)

2 Mas 275

3 Mas 279

4 Interview, paru d'abord dans *LierarniNoviny*, Prague, 1965 et repris dans *Jan Patocka. Osobnost a dilo* (jan Patocka, sa personnalité, son œuvre) ed. A. Millier, Kôln, Indes Verlag, 1980, 53-58.)

5 Ibid.

6 Interview.

7 Mas 279 (Josef PEKAR (1870-1937) soulignant l'influence qu'exerce sur l'histoire tchèque l'esprit de l'Europe occidentale, entre autres des vaudois sur les Hussites, il apprécie de façon positive la Contre-Réforme et polémique sur ce point avec Masaryk. Pour les critiques de Patocka cf *L'idée de l'Europe en Bohême*, 106–107 et 218–219).

8 Mas 279.

9 Emmanuel RADL (1873-1942). Son influence sur Patocka a été considérable : cf. Josef *Zumr*, *Patocka et Mazarik*, in TR 55-63 l'*Entretien*, o.c. 10 ss).

de vue du fait, mais de celui plutôt de ce qui est exigé par la situation, de ce qui est à faire. Ce qui caractérise ce type d'approche, estime Patocka, c'est qu'elle est la plus propre à comprendre Masaryk.

Nous voyons ainsi que la responsabilité ne peut se réduire à une simple manière de réagir à l'aspect factuel d'une situation donnée. Toute description d ' une situation et de sa structure doit prendre en compte trois de ses constituants ou de ses articulations : premièrement, un sujet donné en tant que foyer ou centre de cette part du monde qui l'entoure ; deuxièmement, les circonstances données et troisièmement, l'activité de ce sujet donné reposant sur sa capacité d'agir, de participer et de transformer la situation. Lorsque Patocka parle d'une analyse de l'état de la société du point de vue de l'agir ou de l'action, il faut la comprendre comme une analyse des composantes données, factuelles de la situation à partir des composantes voire des constituants de cette situation qui ne sont ni donnés, ni objectifs. C'est pourquoi nous devons encore établir une distinction entre deux composantes qui définissent la capacité qu'a l'homme d'agir, de participer, de transformer la situation. La première se signale par une capacité de l'homme, donnée et factuelle, reposant sur sa condition d'être corporel, sur ses expériences et son savoir. Mais l'homme est parfaitement capable aussi d'inventer de nouvelles manières d'agir et de réagir, qui ne peuvent procéder ni des circonstances données, ni même d'un « équipement » ou d'un « outillage » donné du corps et de l'esprit. Cette autre composante, pour imprévisible qu'elle soit, n'est pourtant pas tout à fait contingente parce qu'elle est reliée de manière profonde au donné positif, bien qu'elle jouisse cependant d'une certaine supériorité à son égard car elle est essentiellement fondée sur la liberté de l'être humain. Tout acte libre repose sur la réponse libre d'un individu, d'un homme concret, à un défi qui n'est nullement donné, à un appel qui ne l'est pas davantage, ou bien à l'attrait de « quelque chose » qui n'existe pas, du moins pas encore, « quelque chose » qui n'est pas réel, du moins pas encore, une chose qui n'est pas une « res », qui n'a pas d'existence effective. Cette « non chose » l'homme moderne l'a comprise simplement comme « rien ». Patocka refuse de partager cette opinion philosophique courante, qu'il juge inacceptable. Mais son approche ne saurait être considérée pour autant comme post-moderne, car elle est en vérité post-post-moderne !

Considérons brièvement les sources principales de sa pensée. Disciple de Husserl — un des derniers mais non des moindres — Patocka fit ses débuts en qualité de phénoménologue. Il s'opposa à la métaphysique traditionnelle qui, selon l'expression qu'il utilise dans *Le Monde Naturel*, veut partir de ce qui est objectif ou, pour mieux dire, de la réalité en tant qu'elle est objectivée, oubliant ainsi complètement que « la signification des objets » présuppose des tendances subjectives qui indiquent l'orientation et le critère nous permettant de traiter le problème de manière métaphysique.[10] [11] Une nouvelle compréhension de la métaphysique comme philosophie authentique, comme théorie de la constitution nous met à même de formuler à nouveaux frais les buts principaux de la philosophie, très différents de ceux que poursuivait jusqu'alors l'ontologie objectiviste. Par ailleurs Patocka entend construire une histoire universelle n'incluant pas seulement l'histoire humaine, mais aussi l'histoire de toute la création. Celle-ci devait être comprise, si l'on s'en tient aux vues qu'il formula avant la guerre, comme une interprétation du devenir du monde en sa totalité : « interpréter le devenir du monde tout entier en prenant pour base les structures fondamentales de la subjectivité possible »". Sous l'influence manifeste de Bergson, Patocka reprend à son compte le titre de son célèbre ouvrage *L'Evolution Créatrice* pour caractériser cette historisation de l'univers. Il est

---

10PS, 152 ; trad. fr. *Le Monde naturel comme problème philosophique*, 166.
11PS, 153 ; cf MN 166.

intéressant de remarquer que Patocka effectuera un retour aux conceptions bergsoniennes dans les années cinquante, lorsqu'il traitera des problèmes relatifs au « platonisme négatif. » Ce dernier terme doit être compris comme la recherche d'une loi de l'expérience à l'intérieur du sujet, suivant laquelle l'émergence de la réalité se donne sous toutes ses formes, sous la diversité multiple de ses phénomènes. Dans cette première période, Patocka nous dit que le monde et ce qui constitue son unité est créé et maintenu par l'esprit[12] par des forces et des énergies intérieures,

au cœur desquelles seulement des actes peuvent être réalisés et des problèmes résolus[13]. L'année où paraît sa thèse d'habilitation, Patocka publie un article dans lequel il présente deux manières de comprendre la signification et les buts de la philosophie[14] Dans ces pages, il identifie le fondement de tout étant à la valeur la plus haute, l'interprétant comme « quelque chose d'intérieur appartenant à notre vie. » Il parle du flux de l'esprit et expose son idée de la manière suivante :

« Le point culminant de tout ce flux spirituel pourrait consister en une doctrine de la vie autonome, en tant qu'elle définit ses propres tâches et détermine ses valeurs et ses lois. »

Une remarque de Patocka, à première vue sans importance, semble pourtant devoir retenir tout particulièrement notre attention :

« Dans cette conception, aucune fonction n'est assurément supérieure ou plus élevée qu'une autre. Il n'y a pas de suprématie, mais il y a plutôt coordination. »

Cette vie autonome est pareille, à ses yeux, à celle de la déité luttant contre son propre péril intérieur.

Après la guerre, nous pouvons assister à un changement radical dans la pensée de Patocka, changement qui n'a jamais fait l'objet d'aucun commentaire explicite de sa part. Cette deuxième période est largement influencée par la lecture de *L'Etre et le Néant*, de Jean-Paul Sartre, qui permit manifestement à Patocka de se tourner vers Heidegger et de considérer sous un jour nouveau ses conceptions du néant et de son rapport à l'être. D'autre part, nous pouvons observer une ostensible influence de Platon sur le développement philosophique du Patocka des trois premières années d'après guerre, soit pendant cette courte période durant laquelle il put à nouveau enseigner à l'Université, après que celle-ci eut été interdite tant aux professeurs qu'aux étudiants tchèques au long des années de guerre. Patocka commença son cours par les présocratiques, poursuivit avec Socrate et Platon, mais ne put guère qu'entamer l'étude d'Aristote. Après avoir été expulsé de l'Université, il entreprit d'élaborer une nouvelle approche des problèmes philosophiques suivant laquelle, dans une confrontation avec la pensée de Platon, le platonisme « positif » devait être remplacé par ce que Patocka a appelé « platonisme négatif. » Il se livre, dans le même temps à l'examen des conceptions bergsoniennes concernant la négativité et le néant. Son idée-force consiste à accentuer la non-objectivité par rapport à l'objectivité, aussi bien qu'à concevoir un non-être d'un type tout à fait particulier et d'une importance plus fondamentale que tout être donné. Près de vingt années plus tard, à la faveur d'expériences, personnelles aussi bien qu'historiques, très certainement « négatives » et sous l'influence marquée de Masaryk et de Râdl, Patocka s'attachera toujours à mettre un accent tout particulier sur ce qui n'est pas « objectif » — ou à tout le moins sur ce qui n'est pas de l'ordre des « objets » — ainsi que sur ce qui « est » vraiment non-étant. Il s'y applique de manière telle qu'il me semble avoir transgressé certains tabous de la tradition

---

12PS, 9 ; cf MN 13.

13PS, 153 ; cf MN 167.

14« *Sur une double conception du sens de la philosophie* », in *Ceska Mysl (=La pensée tchèque)*, 32, 1936, 211.

phénoménologique et ce tout spécialement dans sa manière de concevoir le monde naturel, la *Lebenswelt*. De nombreux signes semblent toutefois annoncer un autre changement dans la pensée de Patocka, même s'il n'élabora aucun nouveau projet dans ce sens, aucune ébauche à même de constituer un tout systématique et, a fortiori, rien qui fût achevé. J'ai, pour ma part, la très vive impression que ce sont non seulement la persistance de l'ancienne métaphysique dans ses pensées mais aussi ses propres racines phénoménologiques qui l'ont empêché de marcher plus avant dans cette direction. Mais les idées que Patocka n'a pas élaborées de manière systématique, nous pouvons les découvrir à l'œuvre, sous une formulation sans doute moins spectaculaire et comme cas par cas, dans le concret de contextes politiques fort divers durant la toute dernière période de sa vie.

Revenons aux années cinquante et au « platonisme négatif » selon Patocka. Il posait la question d'une philosophie non métaphysique, fondée sur une importante distinction entre objectivité et non-objectivité—il parlait d'ailleurs d'une philosophie de la distinction [15]. Les deux thèmes principaux à l'égard desquels cette distinction revêt une importance de tout premier ordre sont le tout, ou la totalité, et la vérité. Nous nous limiterons, dans les lignes qui suivent, au premier d'entre eux. Selon Patocka, il est impossible de concevoir d'une manière purement objective une totalité quelconque, que ce soit la totalité de tous les êtres ou celle de toutes les totalités particulières[16]. Dans une conférence qu'il fit en avril 1975, Patocka le répétait encore, à plus de quinze ans de distance :

« Le monde nous parle à chaque instant. Notre activité n'est rien d'autre qu'une réponse à ce que le monde nous dit. Les choses ont pour nous un sens, elles nous mettent au défi de faire quelque chose, elles sollicitent notre activité et nous leur répondons. »[17]

C'est en cela qu'il y a négativité. Dans la seconde période que nous considérons, celle des années cinquante, Patocka parlait du « néant » comme d'une notion nécessaire dès lors que nos pensées ne peuvent se satisfaire de ce qui est donné.

« Ce qui est positif, ce qui est donné, est, en un sens, trop étriqué et trop proche de nous. Notre pensée ne peut s'en satisfaire si elle veut atteindre le tout. L'idée d'un tout déterminé doit transcender ce tout, doit le dépasser. Ce tout, cette totalité présuppose non seulement des choses existantes, mais aussi un dépassement des choses existantes, sans que celles-ci soient niées pour autant. Ce dépassement sans aucune négation doit être un dépassement en direction d'un non-étant, parce que tout étant est inclus dans ce qui est transcendé. »

Le néant, selon Patocka, est une insatisfaction inscrite au cœur de l'étant donné, c'est une exigence ou un appel lancé en direction d'un non-étant[18].

Les écrits de Patocka traitant du platonisme négatif, rédigés pendant les années cinquante, et jamais publiés de son vivant, sauf quelques-uns d'entre eux parus en samizdat, m'apparaissent constituer la tentative la plus inspirante en vue de résoudre systématiquement les plus importants des problèmes posés par la philosophie traditionnelle, en prenant une voie non métaphysique ou, autrement dit, en prenant la voie d'une « nouvelle métaphysique. » L'un de ces problèmes devrait être, bien sûr, celui de la liberté et de la responsabilité humaines. Patocka ne regardait pas Platon comme un métaphysicien véritablement supérieur ; il réservait cette appréciation au seul Aristote. Il prétendait que Platon n'avait pas vraiment résolu le problème métaphysique jusqu'en ses ultimes

---

15Jan PATOCKA, *Péce o dusi* (Le soin de l'âme), Prague, Samizdat, 1987, t. 2, 77.
16*Ibid*.
17Tr. fr. *l'homme spirituel et l'intellectuel*, in LS 246. L'original tchèque in *Pece*..., 6, 197-214.
18*Péce*, 2, 54.

conséquences. Aussi trouvons-nous chez Platon bien plus que Platon lui-même[19]. Nous pourrions dire exactement la même chose de Patocka. Les problèmes philosophiques les plus inspirants sont finalement ceux qui n'ont pas été résolus et demeurent ouverts. Considérons très brièvement, et non sans d'inévitables simplifications, les caractéristiques fondamentales de l'idée d'un « platonisme négatif. » Toute conception non-métaphysique des idées doit cesser de les considérer comme des étants donnés et leur laisser « jouer le rôle » de « quelque chose » qui « doit être », sans les réduire à une pure et simple subjectivité, et sans les faire dériver d'aucun étant donné. Dans le *Timée* de Platon, nous pouvons donc en un sens parler de la responsabilité du démiurge : il est responsable du monde qu'il a créé d'après le modèle que sont les Idées ; il est donc responsable devant elles, face à elles, et envers elles. Nous devons maintenant, en premier lieu, remplacer les Idées, comprises comme étants étemels, par des « idées » en tant qu'exigences qui n'existent pas encore, ou en tant que défis qui doivent d'abord être vus ou entendus, puis compris, ensuite formulés, mais surtout poursuivis et réalisés. En second lieu le démiurge devrait être remplacé par nous-mêmes, par un homme. L'homme doit amener des choses nouvelles à la réalité, ou il doit rendre meilleures les choses existantes en accord avec des idées « négatives », c'est-à-dire non existantes, qui, sans être des étants, l'interpellent lui personnellement et dans sa situation concrète. A la différence du démiurge, l'homme n'est jamais confronté aux idées seulement mais aussi à des faits rétifs, à des tendances invétérées et obstinées. Voilà pourquoi la responsabilité de l'homme est infiniment plus complexe que celle du démiurge. Vivant face à des idées non-existantes, confronté à elles et mis par elles au défi, il est également responsable de ses semblables, devant eux et face à eux : c'est là sa responsabilité sociale et politique aussi bien que morale. Chacun de ses semblables est également responsable de lui et devant lui, mais plus fondamentalement et plus originairement encore, devant les idées qui l'interpellent personnellement, dans une autre direction sans doute, puisque précisément sa propre situation est tout à fait particulière et différente de celle des autres. Et si nous voulons aller plus avant et tirer les conséquences par-delà la portée des activités humaines possibles, nous devons réaliser que, dans leur multitude foisonnante justement, des étants infra-humains exercent leur propre responsabilité en maintenant ferme la marche du monde, selon des critères et des normes qui ne sauraient être conçus comme « étant », comme « existant », mais qui doivent être entendus comme « valides », c'est-à-dire, non pas comme des « riens », mais comme des « non-choses » qui ont à être, qui doivent être accomplies et devenir réalité.

Ainsi que vous le voyez, je comprends l'initiative spéculative de Patocka concernant la possibilité d'un platonisme négatif comme un remarquable défi pour chacun d'entre nous et donc également comme un fondement pour notre responsabilité philosophique. Le problème d'une réalité non-objective qui ne saurait être conçue comme « chose », comme « res », nous invite également à reconsidérer notre manière habituelle de penser toutes choses, même si en réalité elles ne sont pas du tout des choses. Dans une perspective critique, nous devons cesser d'utiliser nos formes objectivantes de penser sans faire la distinction fondamentale, dont Patocka nous a montré le sens. Nous voilà mis au défi, dès les premiers pas, de commencer à mettre en œuvre une manière de penser d'une nouvelle sorte, non-objectivante, mais conceptuelle, ayant probablement pour fondement une compréhension meilleure de ce qu'est véritablement la responsabilité.

(Traduit de l'anglais par Pascale Seys)

---

19*Péce*, 2, 17.